Document generated on 04/27/2024 9:38 p.m.

Liberté

Pensées sur la paix dans un raid aérien

Virginia Woolf

Volume 49, Number 4 (278), November 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34668ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Woolf, V. (2007). Pensées sur la paix dans un raid aérien. *Liberté*, *49*(4), 106–110.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pensées sur la paix dans un raid aérien
Virginia Woolf

essai traduit de l'anglais
par **David Leblanc**

Les Allemands étaient au-dessus de cette maison la nuit dernière et la nuit d'avant. Les voilà de nouveau. C'est une drôle d'expérience, d'être couchée dans le noir et d'écouter le sifflement d'un frelon qui peut à tout moment vous piquer à mort. C'est un son qui interrompt le calme et régulier songe de paix. Et pourtant c'est un son – bien au-delà des prières et des hymnes – qui devrait nous contraindre à songer à la paix. À moins de pouvoir envisager la paix dans l'existence, nous – non ce seul corps dans ce seul lit mais ces millions de corps appelés à naître – resterons dans la même noirceur et entendrons le même ronflement de mort au-dessus de nos têtes. Pensons à ce que nous pouvons faire pour créer le seul abri efficace contre les raids aériens tandis que les fusils sur la colline font *pom pom pom* et que les projecteurs sillonnent les nuages et que de temps à autre, parfois à portée de main, parfois dans le lointain, tombe une bombe.

Là-haut dans le ciel de jeunes Anglais et de jeunes Allemands se battent entre eux. Les défenseurs sont des hommes, les attaquants sont des hommes. Les armes ne sont pas données aux Anglaises ni pour combattre l'ennemi ni pour se défendre. L'Anglaise doit rester sans armes cette nuit. Pourtant si elle croit que le combat qui a lieu dans le ciel est un combat mené par les Anglais pour protéger la liberté, par les Allemands pour détruire la liberté, elle doit combattre, autant qu'elle le peut, du côté des Anglais. Dans quelle mesure peut-elle combattre pour la liberté sans armes à feu? En fabriquant des armes ou des vêtements ou de la nourriture. Mais il y a une autre façon de combattre pour la liberté, sans armes; nous pouvons combattre avec l'esprit. Nous pouvons avoir des idées qui aideront le jeune Anglais qui se bat dans le ciel pour l'aider à défaire l'ennemi.

Mais, pour avoir des idées efficaces, nous devons pouvoir les lancer avec force. Nous devons les mettre en action. Et le frelon dans le ciel fait surgir un autre frelon dans l'esprit. Il y avait un sifflement dans le *Times* ce matin, une voix de femme disant : « Les femmes n'ont pas un mot à dire en politique. » Il n'y a aucune femme au Cabinet ; ni à aucun poste de responsable. Tous les penseurs qui sont en position de mettre leurs idées en pratique sont des hommes. C'est une pensée qui affaiblit la réflexion, et encourage l'irresponsabilité. Pourquoi ne pas s'enfoncer la tête dans l'oreiller, se boucher les oreilles, et cesser cette futile entreprise de réflexion ? Parce qu'il y a d'autres tables en dehors des tables d'officiers et des tables de conférences. Ne privons-nous pas le jeune Anglais d'une arme qui pourrait lui être précieuse, si nous renonçons à la réflexion privée, réflexion de table à thé, parce que cela semble inutile ? Ne soulignons-nous pas notre incapacité parce que nos capacités nous exposent peut-être à l'abus, voire au mépris ? « Je ne cesserai pas le combat mental », écrivit Blake. Le combat mental signifie de penser contre le courant, pas avec lui.

Ce courant coule à une vitesse folle. Il sourd en un flux de mots des haut-parleurs et des politiciens. Chaque jour ils nous disent que nous sommes un peuple libre, combattant pour défendre la liberté. C'est ce courant qui a entraîné le jeune aviateur dans le ciel et qui continue de le faire tourbillonner parmi les nuages. Ici-bas, avec un toit pour nous couvrir et un masque à gaz à portée de main, c'est notre devoir de percer des sacs de gaz et de découvrir des germes de vérité. Ce n'est pas vrai que nous sommes libres. Nous sommes tous prisonniers cette nuit – lui, enfermé dans sa machine avec un fusil à portée de main ; nous, plantées dans le noir avec un masque à gaz à portée de main. Si nous étions libres nous devrions tous nous trouver dehors en plein air, dansant, au théâtre, ou assis à la fenêtre en parlant ensemble. Qu'est-ce qui nous en empêche ? « Hitler ! » crient les haut-parleurs d'une même voix. Qui est Hitler ? Que représente-t-il ? « L'agressivité, la tyrannie, le fol amour du pouvoir rendus manifestes, répliquent-ils. Détruisez cela, et vous serez libres. »

Le bourdonnement des avions est maintenant comme le sciage d'une branche au-dessus de nos têtes. Ça va et ça vient, sciant et sciant sur une branche directement au-dessus de la maison. Un autre son commence à se scier un passage dans le cerveau. « Les femmes de talent » – c'est Lady Astor qui parlait dans le *Times* ce matin – « sont retenues à cause d'un hitlérisme subconscient dans le cœur des hommes. » Nous sommes certainement retenues. Nous sommes tous également prisonniers cette nuit – les Anglais dans leurs avions, les Anglaises dans leurs lits. Mais s'il arrête de réfléchir il pourrait se faire tuer ; et nous aussi. Pensons donc pour lui. Essayons de traîner jusqu'à la conscience l'hitlérisme subconscient qui nous retient. C'est le désir d'agression ; le désir de dominer et d'asservir. Même dans la noirceur nous pouvons voir cette évidence qui se fait jour. Nous pouvons voir des fenêtres de magasin flamboyer ; et des femmes aux yeux fixes ; des femmes peinturlurées ; des femmes habillées ; des femmes avec les lèvres rouges et les ongles rouges. Ce sont des esclaves qui tentent d'asservir. Si nous pouvions nous libérer de l'esclavage nous pourrions libérer les hommes de la tyrannie. Les Hitler sont engendrés par les esclaves.

Une bombe tombe. Toutes les fenêtres tremblent. Les canons antiaériens s'activent. Là-haut sur la colline, sous un filet couvert de bandes vertes et brunes tentant d'imiter la teinte des feuilles d'automne, des fusils sont cachés. Ils font maintenant tous feu en même temps. À la radio de neuf heures on nous dira : « Quarante-quatre avions ennemis ont été abattus pendant la nuit, dix d'entre eux par les tirs antiaériens. » Et l'un des termes de la paix, disent les haut-parleurs, doit être le désarmement. Il ne doit plus y avoir de fusils, plus d'armée, plus de marine, plus d'armée de l'air à l'avenir. Les jeunes hommes ne seront plus entraînés à se battre avec des armes. Cela fait surgir un autre frelon mental dans les chambres du cerveau – une autre citation. « Lutter contre un ennemi réel, mériter l'honneur et la gloire impérissables en tirant sur de parfaits inconnus, et revenir à la maison avec la poitrine couverte de décorations et de médailles, c'était mon plus grand souhait... C'était en vue de cela que ma vie entière avait jusque-là été consacrée, mon éducation, mon entraînement, tout... »

Tels furent les mots d'un jeune Anglais qui s'était battu dans la dernière guerre. Face à eux, les penseurs actuels croient-ils honnêtement qu'en écrivant «Désarmement» sur une feuille de papier posée sur une table de conférence ils auront fait tout ce qu'il fallait faire? Othello n'aura plus d'occupation; mais il restera Othello. Le jeune aviateur dans le ciel n'est pas seulement entraîné par les voix des haut-parleurs; il est entraîné par des voix intérieures – des instincts antiques, instincts cultivés et valorisés par l'éducation et la tradition. Est-il à blâmer pour ces instincts? Pourrions-nous éteindre l'instinct maternel à la commande d'une table remplie de politiciens? Supposons qu'un impératif parmi les termes de la paix soit : «L'enfantement devrait être limité à une classe très petite de femmes spécialement choisies», nous soumettrions-nous? Ne dirions-nous pas : «L'instinct maternel est la gloire d'une femme. C'est en vue de cela que ma vie entière a été consacrée, mon éducation, mon entraînement, tout...»? Mais s'il était nécessaire, pour le bien de l'humanité, pour la paix dans le monde, que l'enfantement soit limité, l'instinct maternel soumis, les femmes l'essaieraient. Les hommes les aideraient. Ils les honoreraient pour leur refus de porter des enfants. Ils leur donneraient d'autres avenues pour leur force créative. Cela aussi doit faire partie de notre combat pour la liberté. Nous devons aider les jeunes Anglais à se défaire de leur amour des décorations et des médailles. Nous devons créer des activités plus honorables pour ceux qui tentent de conquérir en eux-mêmes leur instinct de combat, leur hitlérisme subconscient. Nous devons compenser l'homme pour la perte de son fusil.

Le son du sciage au-dessus de nos têtes s'est accru. Tous les projecteurs se dressent. Ils pointent vers une zone exactement au-dessus de ce toit. Une bombe pourrait tomber sur cette chambre même d'un moment à l'autre. Une, deux, trois, quatre, cinq, six... les secondes passent. La bombe n'est pas tombée. Mais pendant ces secondes de suspens toute pensée s'est arrêtée.

Tout sentiment, sauf un pâle effroi, s'est éteint. Un clou a fixé tout l'être au dur plancher. Le sentiment de peur et de haine est donc stérile, infertile. Cette peur passe aussitôt, l'esprit se tourne vers l'extérieur et se ravive instinctivement en tentant de créer.

Comme la chambre est noire, il peut seulement créer de mémoire. Il se tourne vers la mémoire d'autres mois d'août – à Bayreuth, en écoutant Wagner ; à Rome, en marchant au-dessus de la Campagne ; à Londres. Des voix d'amis reviennent. Des bribes de poésie refont surface. Chacune de ces pensées, même en mémoire, était bien plus positive, vivifiante, apaisante et créative que le pâle effroi fait de peur et de haine. De même, si nous devons compenser le jeune homme pour la perte de sa gloire et de son fusil, nous devons lui donner l'accès aux sentiments créateurs. Nous devons faire son bonheur. Nous devons le libérer de la machine. Nous devons le faire passer de sa prison à l'air libre. Mais à quoi bon la libération du jeune Anglais si le jeune Allemand et le jeune Italien demeurent des esclaves ?

Les projecteurs, valsant à travers l'appartement, ont maintenant rattrapé l'avion. De cette fenêtre on peut voir un petit insecte argenté se tortiller et tourner dans la lumière. Les fusils font *pom pom pom*. Puis ils cessent. L'envahisseur a probablement été abattu derrière la colline. L'autre jour un des pilotes s'est posé en sûreté dans un champ près d'ici. Parlant un assez bon anglais, il a dit à ceux qui l'ont capturé : « Comme je suis content que le combat soit fini ! » Alors un Anglais lui a donné une cigarette, et une Anglaise lui a préparé une tasse de thé. Cela semble démontrer que, si vous pouvez libérer l'homme de la machine, la graine ne tombe pas sur un sol tout à fait pierreux. La graine est peut-être fertile.

Enfin tous les fusils ont cessé le feu. Tous les projecteurs se sont éteints. La naturelle obscurité d'une nuit d'été est revenue. Les bruits innocents de la campagne s'entendent à nouveau. Une pomme tombe sourdement par terre. Un hibou hulule, volant d'arbre en arbre. Et quelques mots à demi oubliés d'un vieil auteur anglais viennent à l'esprit : « Les chasseurs sont en Amérique... » Envoyons ces notes fragmentaires aux chasseurs qui sont en Amérique, aux hommes et aux femmes dont le sommeil n'a pas encore été rompu par le feu des mitrailleuses, dans la croyance qu'ils y repenseront généreusement et charitablement, en en tirant peut-être quelque chose d'utile. Et maintenant, dans la moitié ombragée du monde, dormons.